

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les mardis de Monique Corriveau

Ginette Guindon

Volume 25, numéro 2, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11864ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guindon, G. (2002). Les mardis de Monique Corriveau. *Lurelu*, 25(2), 69–71.



Les mardis de Monique Corriveau

Ginette Guindon



Bernard et Monique Corriveau

Dans le cadre de sa rétrospective du vingt-cinquième anniversaire, *Lurelu* s'entretient avec un fantôme bien vivant puisque Monique Corriveau morte en 1976 ressuscite dans la mémoire intacte de son mari qui nous en communique toute la passion. L'admiration se voit encore dans les yeux de cet homme qui partagea la vie de la lauréate du prix Michèle-LeNormand (1971) pour l'ensemble de son œuvre.

Quand on entre dans la maison de Bernard Corriveau, la photo de ses dix enfants dans un long cadre rectangulaire nous rappelle d'emblée que sa première épouse, l'écrivaine dont *Lurelu* vantait les mérites il y a vingt-cinq ans, avait une charge familiale que les auteurs du XXI^e siècle auraient du mal à imaginer. C'est en touillant le macaroni, un petit accroché à son tablier de cuisine, que Monique Corriveau lisait de deux à trois livres par semaine. Et s'il lui avait été possible d'écrire ainsi, elle l'aurait sûrement fait!

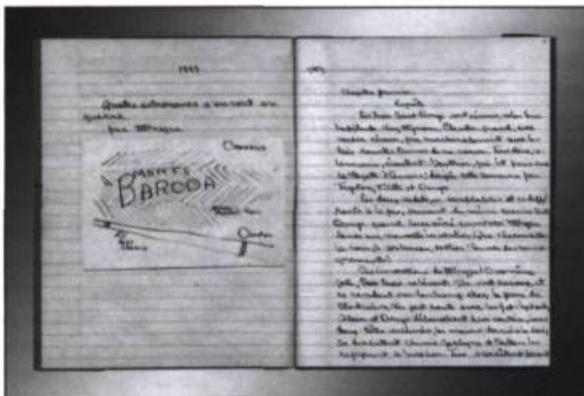
M. Corriveau travaille actuellement à la saisie d'un tome de la série des Montcorbier afin d'en assurer la conservation dans une forme impeccable et pour léguer à ses enfants la totalité des écrits de leur mère. Cependant, les 6400 pages manuscrites de Monique Corriveau (plus encore que la somme de l'œuvre publiée) lui donnent du fil à retordre puisque l'état dans lequel se trouvent ces pages est parfois accablant pour cet homme qui fut un notaire habitué à l'ordre et à la

rigueur. Un classeur bourré de textes, des boîtes de toutes sortes contenant divers écrits, des cahiers appelés «histoires» ou «fantaisies», des notes de lecture feraient la joie de n'importe quel étudiant au doctorat en littérature de jeunesse. Avis aux intéressés! Car en plus de découvrir une écrivaine, l'aspect sociologique et même anthropologique est fascinant quand on s'attarde un peu au contenu de tous ces papiers. M. Corriveau ouvre les albums de photos, nous offre même la voix de sa protégée enregistrée sur cassettes. Bref, tout est là pour faciliter le travail des chercheurs potentiels, même si la mise en contexte de toute cette documentation exige une connaissance intime de l'auteure. Ses titres publiés et la vingtaine de cahiers de famille regroupés en huit volumes sont actuellement déposés aux archives de l'Université Laval ainsi qu'une aquarelle d'Alexandre Bercovitch la représentant. On peut aussi y consulter une thèse de maîtrise (1982) de Liette Issalys, intitulée «La représentation des héros dans les romans de Monique Corriveau».

Monique Corriveau avait sans doute hérité son goût d'écrire de ses parents et même de son grand-père Eugène Rouillard, qui a écrit un journal intime intéressant pendant de longues années et qui a publié plusieurs ouvrages. Quant à sa mère, Bernadette Rouillard, elle écrivait, dans les journaux étudiants, des articles pleins d'humour qu'elle signait du pseudonyme de «Mademoiselle de libre allure». Sa fille avait de qui tenir! Son père, François-Xavier Chouinard, greffier de la Ville de Québec, était à la fois musicien et poète. La bibliothèque familiale était bien garnie et nourrissait déjà l'univers fictif de la future écrivaine.

Jeune, Monique Corriveau a beaucoup lu Rudyard Kipling et les biographies des héros de l'aviation. Puis elle découvrit les grands auteurs russes, scandinaves, américains et anglais. Préoccupée par les questions métaphysiques, elle avait suivi, à Toronto, les cours de Jacques Maritain et d'Étienne Gilson, des maîtres à penser qui s'étaient réfugiés au Canada pendant la guerre et ceux du professeur Charles De Koninck, réputé philosophe québécois.

Sous le lit de Monique Corriveau, une boîte de carton recueillait ses idées inépuisables et, lorsque cette boîte débordait, un roman prenait forme. Elle avait toujours un papier en main, écrivait sur n'importe quoi, n'avait aucune méthode. «L'entretien de la maison en souffrait un peu», raconte l'homme de loi qui organisait les vacances en camping à travers le Canada. À



Les cahiers d'écolière de Monique Corriveau rassemblent des textes aussi anciens que la fin des années 30 et le début des années 40, comme celui-ci qui s'intitule *Quatre astronomes s'en vont en guerre* (1943). La belle écriture à l'encre révèle déjà le pays imaginaire du Gopal inventé par les deux sœurs Monique Corriveau et Suzanne Martel.





Armoiries des Montcorbier

cette époque-là, le port de la ceinture de sécurité n'était pas obligatoire et on s'entassait à douze dans la même voiture! «Les enfants s'élevaient entre eux, Monique avait une patience d'ange et une vitalité remarquable. Le mardi après-midi, une gardienne venait à la maison et ma femme se rendait dans un restaurant de Saint-Rock ou à la cafétéria d'un grand magasin de Québec et, tout en consommant café sur café, elle écrivait sans relâche», raconte Bernard Corriveau dont la seconde épouse Madeleine des Rivières était très liée avec l'écrivaine; celle-ci la recevait parfois chez elle certains après-midi de refuge.

L'image d'une écrivaine libre s'anime tout au long de l'entrevue. Curieuse, infatigable, peu soucieuse des conventions, Monique Corriveau explosait d'effervescence et de créativité. Emportée par son sens du récit,

elle avait situé Rouen au bord de la mer dans la première édition du *Wapiti*, ce qui fut corrigé par Honfleur dans la deuxième édition après qu'un séjour en France lui eut démontré son erreur. Dans son premier titre publié, qui est aussi celui des Éditions du Pélican en dehors des manuels scolaires, un ami lui dit reconnaître une maison et une église de Charlesbourg qu'elle avait pourtant inventés n'ayant jamais mis les pieds dans cette ville. Il lui signalait même que l'orgue, dans cette église, était installé en avant et à droite et non à l'arrière tel que précisé dans son roman, ce qu'elle avait corrigé dans l'édition suivante. Des rénovations entre-temps avaient de nouveau déplacé l'orgue, de sorte que ce détail fait maintenant l'objet d'un gag familial.

Sans aucune intention pédagogique ou nationaliste, elle s'est rapidement imposée comme une écrivaine

Éditions de la Paix
Dès 9 ans

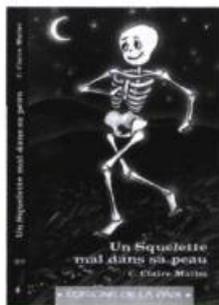
NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2002



Sorcier aux trousseaux
Gilles Côté



Le trop petit sapin
Jacinthe Lemay



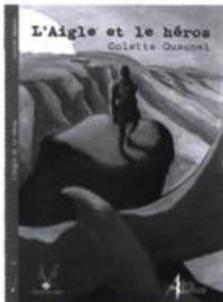
Un Squelette mal dans sa peau
C. Claire Mallet



SOS porc-épic
Francine Bélair



L'Enfant-ballon
Claudette Picard



L'Aigle et le héros
Colette Quesnel



Le Chant de Kaalak
Alix Christine Whitfield
Ados/Adultes



...pour la beauté des mots
et des différences
www.editpaix.qc.ca

ÉDITIONS DE LA PAIX
450 375-4765



Dès 6 ans
Tourlou, les troubadours!
Martine Richard



majeure à une époque charnière de l'histoire de la littérature de jeunesse québécoise. Son premier roman, *Le secret de Vanille*, lui vaut le Prix de l'association canadienne des éducateurs de langue française en 1958 et l'encourage dès lors à poursuivre une carrière d'écrivaine qui avait commencé dans l'enfance avec les «personnages dans les murs», une anecdote maintes fois relatée par sa sœur Suzanne Martel avec qui elle partageait la même passion de l'écriture. Il faut souligner ici l'apport inestimable de Réal d'Anjou auprès des auteurs pour la jeunesse dans la décennie 1950-1960. *Lurelu* a d'ailleurs consacré deux articles à ce pionnier de l'édition jeunesse, l'un signé Cécile Gagnon (vol. 19, n° 2, 1996) et l'autre de Paule Daveluy (vol. 19, n° 3, 1997). L'Association des écrivains pour la jeunesse et la création de multiples prix littéraires en jeunesse ont ensuite favorisé l'éclosion d'une période fertile dans le développement de notre histoire : prix de l'ACELF (1958), la section jeunesse des prix littéraires de la province de Québec (1963), le concours Marie-Claire Daveluy (1969), etc.

L'œuvre florissante de Monique Corriveau s'est interrompue avec sa mort hâtive, et son imposante trilogie *Compagnon du soleil* (1976) dont elle n'a vu que la page couverture annonçait peut-être une véritable auteure de science-fiction, même si elle-même n'aimait pas qu'on lui accole cette étiquette. *Patrick et Sophie en fusée* (1975) raconte pourtant un voyage dans le temps et il me plaît de penser que Monique Corriveau fut l'un des premiers grands auteurs québécois pour la jeunesse à s'adonner à la S.F. Si l'on considère souvent *Le secret de Vanille* comme le premier vrai roman policier paru au Québec en édition jeunesse, c'est avant tout une histoire d'amitié. L'intrigue policière parcourt aussi la trame des *Jardiniers du hibou* (1963) et du *Maître de Messire* (1965) avec la résurgence de certains personnages entourant la poupée Vanille. Cependant, c'est surtout la série policière des Max avec son héros aux mille métiers qui a captivé les lecteurs pendant de nombreuses années dans les bibliothèques publiques. Quant aux lectrices, elles préféraient souvent le magnifique personnage d'Hélène dans *La petite fille du printemps* (1966) ou celui du touchant Armand Colin (*Le garçon au cerf-volant*, 1973) et le rythme lent des *Saisons de la mer* (1975). *Le Wapiti* (1964), lui, rejoignait tous les jeunes avides d'histoires aventureuses en territoire amérindien.

Si l'esprit de réflexion et de doute animait la détentrice d'un baccalauréat en philosophie, la fantaisie remuait l'âme de l'écrivaine éprise de liberté.

Les personnes intéressées à compléter leur connaissance de cette figure majeure dans l'histoire de la littérature d'enfance et de jeunesse québécoise liront avec délices les témoignages de personnes qui l'ont côtoyée dans un dossier intitulé «Monique Corriveau, une superfemme» (*Lurelu*, vol. 9, n° 2, 1986).

(lu)

Bibliographie

Nous signalons par ordre chronologique l'édition originale des œuvres, suivie, le cas échéant, de la dernière édition encore disponible. Certains livres en ayant connu plusieurs, nous n'énumérons pas les éditions intermédiaires.

Ginette Landreville

- Le secret de Vanille*, Éd. du Pélican, 1959, prix de l'ACELF 1958.
Les jardiniers du hibou, Éd. Jeunesse, 1963, prix de l'ACELF 1960.
Le Wapiti, Éd. Jeunesse, 1964 (rééd. Fides, 1995), prix de la Province de Québec 1964, Médaille de la Canadian Library Association.
Le maître de Messire, Éd. Jeunesse, 1965, prix de la Province de Québec, 1966.
Max, Éd. Jeunesse, 1965.
La petite fille du printemps, Éd. Jeunesse, 1966 (rééd. Fides, 1988).
Cécile, Éd. Jeunesse, 1968 (album réunissant trois contes : «Cécile», «Rigobert et Poncho», «La raquette».)
Max au rallye, Éd. Jeunesse, 1968 (rééd. Fides, 1985).
Le témoin, Cercle du livre de France, 1969 (pour adultes).
Max contre Macbeth, Éd. Jeunesse, 1972 (rééd. Fides, 1985).
Max tombe du ciel, Éd. Jeunesse, 1972.
Max en planeur, Éd. Jeunesse, 1974 (rééd. Fides, 1985).
Le garçon au cerf-volant, Éd. Fides, 1974 (rééd. Fides, 1988).
Les saisons de la mer, Éd. Fides, 1975, prix Alvine-Bélisle, 1976.
Patrick et Sophie en fusée, Éd. Héritage, 1975.
Compagnon du soleil (trois volumes : *L'oiseau de feu*, *La lune noire*, *Le temps des chats*), Éd. Fides, 1976.
Le guerrier : 1914-1915, coll. Les Montcorbier, Éd. Fides, 1980 (publication posthume).
La mort des autres : 1916-1918, coll. Les Montcorbier, Éd. Fides, 1980 (publication posthume).

Œuvres traduites

- The Wapiti*, traduit par J. M. L'Heureux, Toronto, MacMillan of Canada, 1968.
A perfect day for kites (Le garçon au cerf-volant), traduit par David Homel, Vancouver, Groundwood Books, 1981 (épuisé).
Seasons of the sea (Les saisons de la mer), traduit par David Homel, Toronto, Groundwood Books, 1989.

